



## LITTÉRATURES

## Grands rêves et petits trafics

Vilnius, Paris, Londres  
d'Andreï KourkovTraduit du russe  
par Paul Lequesne,  
Liana Levi, Paris, 2018,  
640 pages, 24 euros.

LE 20 DÉCEMBRE 2007, à minuit, les gardes-frontières des États signataires de la convention de Schengen se retrouvent au chômage. À 0h01, le premier à franchir le poste de Šeštokai, entre la Lituanie et la Pologne, sans présenter de papiers, est un vieillard, Kukutis. Sa jambe de bois, qui remplace celle qu'il a perdue au cours de la première guerre mondiale, cache d'innombrables trésors – dont six passeports. Kukutis, dont on soupçonne qu'il est né il y a largement plus d'un siècle et est sans doute incapable de mourir, a aussi pour particularité de ressentir la douleur des autres Lituanais, même très éloignés. C'est pourquoi il prend la route, parcourant l'Europe en auto-stop et en claudiquant, afin de leur porter secours. Il arrive toujours trop tard, mais peu importe : il est le témoin de leurs tragédies. Kukutis est une mémoire vivante, rebelle à tout oubli.

Au même instant, en Lituanie, au lieu-dit Pienagalys, six jeunes gens célèbrent l'événement chez Renata, qui partage une ferme isolée avec son grand-père. L'eldorado européen leur tend enfin les bras ; ils vont enfin partir, quitter le trou minable où ils végètent, tenter leur chance : Barbora et Andrius à Paris, Ingrida et Klaudijus à Londres. Renata et Vitas, qui rêvent vaguement d'Italie, resteront à la ferme.

Dix ans et six cents pages plus tard, on retrouvera la bande à Pienagalys. Il y aura eu des morts, la naissance d'un enfant, la réapparition de la mère de Renata après la longue peine de prison à laquelle elle a été condamnée pour avoir tué son mari, et celle du vieux Kukutis, venu chercher une jambe de bois neuve qui l'attend dans la réserve. Entre-temps, on aura suivi les tribulations d'Ingrida et de Klaudijus, d'un galetas sordide de Londres à un pavillon de gardiens au fin fond du Surrey, où ils triment comme des esclaves, puis dans le Kent, où Ingrida, devenue Béatrice, quitte Klaudijus pour un Polonais fabricant de cages à lapins, tandis que Klaudijus disparaît sur le chemin de l'Écosse dans une voiture volée, la police aux trousses. On aura suivi Barbora et Andrius dans un galetas sordide à Paris – où lui fait le clown pour les enfants malades de l'hôpital Necker, et elle la promeneuse de chiens et d'enfants, salement piégée dans un trafic de chèques-restaurant –, puis dans le Pas-de-Calais, où Andrius explose dans un bois empli de bombes, de mines et du souvenir des morts de la Grande Guerre. Et on aura suivi les aventures de Renata et de Vitas à Pienagalys, au fil des *business plans* élaborés par le jeune homme, autoentrepreneur enthousiaste, qui s'effondrent l'un après l'autre.

Pour la première fois, l'Ukrainien russophone Andreï Kourkov ne situe pas son intrigue dans son pays. L'auteur du fantasque, de l'irrésistible *Pingouin* (1), satiriste du monde postsoviétique, grand pourvoyeur de visions burlesques, passe d'un lieu à l'autre en une tranquille navette, pour une évocation à rebondissements de la réalité que l'Union européenne propose au nom de la liberté et de la modernité, avec une drôlerie magnifique qui tient l'émotion à distance. Et invite, l'air de rien, à nous y retrouver, insignifiants et irremplaçables, avec nos histoires minuscules mêlées à l'histoire vraie du monde où nous vivons.

MARIE-NOËL RIO.

(1) Andreï Kourkov, *Pingouin*, Liana Levi, 2000. Lire aussi Andreï Kourkov, «Histoires ukrainiennes», *Le Monde diplomatique*, juin 2011.

## HISTOIRE

HISTOIRE ÉCONOMIQUE DE VICHY. – Fabrice Grenard, Florent Le Bot et Cédric Perrin

Perrin, Paris, 2017, 500 pages, 27 euros.

Cette synthèse, dont les trois parties se recoupent souvent, apporte d'intéressantes informations sur le petit capital (spécialité de deux des auteurs), montré du doigt pour son appât du gain, son ardeur à spolier les Juifs et sa politisation « vichysto-nazie ». Le grand capital n'aurait, lui, jamais fait « le choix de la défaite », mais aurait découvert les partenaires allemands à l'été 1940 et navigué entre les écueils dressés par l'État et l'occupant.

Les auteurs, qui voient dans la collaboration une « illusion », ont souscrit aux objectifs du groupement de recherche du Centre national de la recherche scientifique (CNRS) sur « les entreprises françaises sous l'Occupation » : en faire une « histoire apaisée », marquée par « les difficultés et les contraintes » objectives ou imposées par la « collaboration d'État », et dépasser la « vision manichéenne » de la collaboration ou de la résistance de leurs dirigeants. Le chapitre « Des patrons à l'abri ? » concède qu'il y eut « collaboration économique » du capital financier, et que l'épuration n'échoua pas ici seulement parce que ses motivations étaient « forcément plus complexes qu'une collaboration politique ».

ANNIE LACROIX-RIZ

L'HOMME OUBLIÉ DU CANAL DE PANAMÁ. Adolphe Godin de Lépinay. – Bernard Meunier

CNRS Éditions, Paris, 2018,  
256 pages, 24 euros.

En 1880, Ferdinand de Lesseps, auréolé du succès du canal de Suez – achevé en 1869 –, enrôla les rentiers dans l'aventure géopolitique d'un canal interocéanique passant par l'isthme de Panamá. Parmi les ingénieurs des ponts et chaussées, une voix s'élève, à contre-courant de l'affairisme ambiant, pour recommander en zone tropicale une solution économe en moyens humains et financiers. Mieux adaptée à la morphologie du terrain, la proposition d'un canal à écluses, formulée par Adolphe Godin de Lépinay, est pourtant écartée par la Société de géographie, qui évalue les projets.

Le chantier du canal à niveaux se révèle un désastre sanitaire : fièvre jaune et paludisme déciment sans distinction ouvriers et ingénieurs. Minée par des commissions exorbitantes, la rentabilité du projet s'effondre, entraînant la faillite financière. Alors que les progrès de la navigation à vapeur ouvrent la voie à l'expansion du commerce international, l'échec d'un capitalisme aveugle au coût humain des travaux signe de facto le succès posthume de l'ingénieur oublié : son projet à écluses sera finalement adopté en 1906 par le président américain Theodore Roosevelt, et le canal sera inauguré en 1914.

ANDRÉ PRIOU

LA SAGA DES ARMÉNIENS DE L'ARARAT AUX CARPATES. – Claude Mutafian

Les Belles Lettres, Paris, 2018,  
448 pages, 75 euros.

En 2017, on célébrait à Varsovie le 650<sup>e</sup> anniversaire de l'officialisation des droits des Arméniens en 1367 à Lvov (aujourd'hui en Ukraine). Réunissant une abondante iconographie, ce livre brosse un panorama de l'histoire d'une diaspora oubliée : celle des Arméniens de l'Europe orientale. L'auteur s'intéresse aux communautés établies dans les Carpates et en Transylvanie, alors sous domination du royaume de Pologne et de l'Empire austro-hongrois. Situées au cœur d'une dynamique d'échanges culturels entre les peuples de cet espace, ces communautés se sont assimilées au fil du temps. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, les Arméniens y fondèrent des églises et des monastères, et même des villes, comme Elisabethopolis, en Roumanie.

Historien de l'Arménie médiévale et spécialiste du royaume de Cilicie, Claude Mutafian aborde les raisons et les dates de leur installation dans ces territoires, leurs itinéraires, leurs relations avec les autorités locales, ainsi que leur apport social, politique et culturel. On apprend notamment l'existence de l'arméno-kiptchak, langue tatare en caractères arméniens.

TIGRANE YEGAVIAN

LE VOYAGE DE MARCEL GROB. – Philippe Collin et Sébastien Goethals

Futuropolis, Paris, 2018, 192 pages, 24 euros.

Été 1944 : des milliers d'Alsaciens sont enrôlés de force dans la Waffen SS. Marcel Grob, 17 ans, estime qu'il n'a pas le choix : refuser, c'est désertir, au risque de provoquer des représailles contre sa famille ; et un suicide serait assimilé par les nazis à une désertion. 2009 : Grob, 83 ans, comparait devant un juge. Journaliste à France Inter, Philippe Collin retrace le parcours de son grand-oncle dans ce roman graphique dessiné par Sébastien Goethals. Grob et d'autres Alsaciens « malgré-nous » (dont l'un s'avère cependant un nazi convaincu) sont incorporés à la 16<sup>e</sup> division SS. Envoyés sur le front italien, ils ne combattent pas les Alliés – alors plus au sud –, mais les partisans. Le 29 septembre 1944, leur colonne massacre près de huit cents civils dans le village de Marzabotto. Grob était présent ce jour-là... Complété par une postface de l'historien Christian Ingrao, ce voyage au bout de l'horreur interroge, de façon tragique et nuancée, sur la marge de manœuvre qui peut subsister chez un individu humaniste contraint d'endosser l'uniforme des bourreaux.

CÉDRIC GOUVERNEUR

## AMÉRIQUES

HISTORIA DEL MOVIMIENTO OBRERO ARGENTINO. Dos siglos de luchas laborales 1810-2015. – Alberto Pepe Robles

Confederación de Educadores Argentinos,  
Buenos Aires, 2018, 158 pages,  
prix non communiqué.

L'auteur, avocat du travail et militant du syndicat des enseignants argentins, évoque deux cents ans d'histoire en centrant son propos sur les luttes ouvrières, avec concision et efficacité. De l'émancipation des ouvriers agricoles – en 1910, la perspective de leur accession au droit de vote fait craindre à un grand propriétaire terrien qu'ils échappent à la « saine influence » de leurs employeurs – aux luttes contre le Fonds monétaire international (FMI) en 1968, 2001 et 2018, le lecteur mesure la violence de la réaction dans un pays où les militaires ont rarement hésité à mater les « subversifs ». La liste des conquêtes ouvrières enregistrées entre 1943 et 1955 aiguillonne l'espoir. À l'époque, « les syndicats argentins prennent le pouvoir ». Un pouvoir que, depuis, les conservateurs s'évertuent à affaiblir, sans jamais parvenir à l'éradiquer.

RENAUD LAMBERT

## ASIE

BILLION DOLLAR WHALE. The Man Who Fooled Wall Street, Hollywood, and the World. – Tom Wright et Bradley Hope

Hachette Books, New York, 2018,  
400 pages, 28 dollars.

Le fonds souverain Malaysia Development Berhad (IMDB), lancé en 2009 pour aider au développement des régions les plus pauvres de la Malaisie, n'est plus qu'une coquille vide et criblée de dettes. Dans ce qu'il est convenu d'appeler « la plus grande affaire de kleptocratie de tous les temps », 4,5 milliards de dollars se sont volatilisés. Au cœur du château de cartes, le jeune Jho Low, dont les fêtes somptueuses réunissent la jet-set mondiale, et qui conçoit un système de « cavalerie » planétaire. Aussitôt levées (par Goldman Sachs, en échange de commissions faramineuses), les sommes sont détournées, avec la connivence de fonds souverains émiratis et de princes saoudiens, non sans avoir transité par de multiples paradis fiscaux. On retrouvera 731 millions de dollars sur les comptes personnels de M. Najib Razak (premier ministre malaisien de 2009 à 2018), tandis que son épouse accumulera les objets de luxe et que le fils de cette dernière s'en servira pour produire, entre autres, le film de Martin Scorsese *Le Loup de Wall Street...*

IBRAHIM WARDE

## OCÉANIE

COUTUME KANAK. – Sébastien Lebègue

Au vent des îles - ADCK - Centre culturel  
Tjibaou, Tahiti - Nouméa, 2018,  
424 pages, 49 euros.

Fortes de 28 langues, aujourd'hui parlées par 70 000 locuteurs déclarés, les cultures kanakes puisent dans une oralité que chaque grande occasion vivifie. C'est par la photographie, le croquis et la retranscription d'entretiens que Sébastien Lebègue entend de saisir les multiples facettes d'une « coutume kanake », en assumant un parti pris subjectif et artistique plutôt que scientifique. Il aborde le calendrier de l'igname qui rythme la société, la puissance symbolique de l'architecture de la case, les étapes de la vie. Entre expériences sensibles et explications philosophiques, les témoins kanaks rencontrés entre 2013 et 2015 illustrent la polyphonie propre aux pratiques contemporaines de la coutume. Le lecteur non initié pourra affiner la traduction en français de notions usuelles (« chef », « clan », « coutume », « tribu... ») en remontant à la source de ces concepts dans leurs langues et contextes originaux.

SYLVAIN DERNE

## AFRIQUE

UN POMPIER PYROMANE. L'ingérence française en Côte d'Ivoire d'Houphouët-Boigny à Ouattara. – Raphaël Granvaud et David Mauger

Agone - Survie, coll. « Dossiers noirs »,  
Marseille, 2018, 336 pages, 20 euros.

Joyau de l'empire colonial français en Afrique de l'Ouest, la Côte d'Ivoire est devenue le principal levier de la Françafrique entre 1960 (date de l'indépendance) et 1993 (mort du président Félix Houphouët-Boigny). L'enquête de Raphaël Granvaud et David Mauger s'intéresse à la période allant de cette date à nos jours. Fidèles à la position de l'association Survie, qui coédite l'ouvrage, les auteurs se livrent à une analyse de la crise politique dans laquelle est plongée la Côte d'Ivoire depuis 2002, en soulignant la responsabilité de Paris. Peut-être faudrait-il plutôt parler d'un procès à charge contre la France – accusée d'avoir imposé M. Alassane Ouattara à la tête de l'État –, sa diplomatie, ses entreprises et sa presse. De l'opération « Licorne » en 2002 – pour stopper une rébellion venue du Burkina Faso – à l'attaque par les hélicoptères français de la résidence du président Laurent Gbagbo en 2011, en passant par les mystères du bombardement de Bouaké en 2004, qui détruisit l'aviation ivoirienne, la France n'a pas agi comme l'arbitre impartial qu'elle se vantait d'être.

RÉMI CARAYOL

FRANÇAFRIQUE. Opérations secrètes et affaires d'État. – Pascal Airault et Jean-Pierre Bat

Tallandier, Paris, 2018 (réédition),  
256 pages, 9 euros.

Un journaliste, Pascal Airault – ancien de *Jeune Afrique* –, et un archiviste, Jean-Pierre Bat, exposent le rôle des services secrets français en Afrique. On regrettera un goût pour des récits isolés de leur contexte ; ainsi celui de l'empoisonnement à Genève de l'opposant camerounais Félix-Roland Moumié en 1960 ne fait-il même pas mention des cent mille victimes de la répression au Cameroun ; l'assassinat du Tchadien Ouel Bono à Paris en 1973 serait à restituer dans la liquidation systématique d'opposants africains et la théorie de la « guerre révolutionnaire »... Les ambassadeurs proches des « services » (Maurice Robert, Jean-Marc Simon) ne sont que les figures visibles d'une faune d'« honorables correspondants » dans l'armée, la police ou les entreprises. Sans oublier les humanitaires, qui ont pu servir *volens nolens* d'informateurs ou d'intermédiaires. Enfin, l'ascension d'un Omar Bongo ou d'un Gnassingbé Eyadéma, ou la carrière d'un Bob Denard sont parfois reliées avec une certaine complaisance. Décortiquer l'activité des « services », grâce à des documents confidentiels, peut inciter à une sournoise désinformation.

MICHEL GALY

## BIOGRAPHIE

VIVRE MA VIE. Une anarchiste au temps des révolutions. – Emma Goldman

L'Échappée, Paris, 2018, 1104 pages, 29,90 euros.

L'autobiographie d'Emma Goldman (1869-1940) paraît pour la première fois en français dans sa version intégrale. Née en Russie, arrivée en 1885 aux États-Unis, elle s'engage rapidement dans le mouvement anarchiste, alors que les événements de Haymarket Square, à Chicago, en mai 1886, qui entraîneront le procès de leaders ouvriers anarchistes, dont quatre seront pendus pour l'exemple, n'ont pas fini de soulever l'indignation. Défendant les droits des femmes, en particulier sur le contrôle des naissances, s'exprimant avec flamme sur la sexualité et l'amour libre, mais exaltant aussi bien les luttes pour la justice sociale, elle fonde le journal *Mother Earth* et devient une conférencière renommée. Elle est emprisonnée à plusieurs reprises, puis expulsée en 1919. Elle gagne l'Union soviétique, qu'elle quittera, révilée par la répression de l'insurrection des marins à Kronstadt en 1921. Ce récit, où ne manquent ni les histoires d'amour ni les histoires d'amitié, permet aussi de mieux saisir l'ambivalence de certains acteurs politiques, de Pierre Kropotkine à Léon Trotski.

WILLIAM IRIGOYEN

## SOCIÉTÉ

## Au Japon, un enfant ou un emploi

Où en est l'égalité femmes-hommes au Japon ? Malgré des initiatives gouvernementales, l'Archipel conserve son retard, en particulier sur la question de l'emploi (1). Les femmes sont toujours sous-représentées dans le monde du travail, et bien plus encore dans l'encadrement, dans les conseils d'administration et aux postes de direction. De plus, elles sont encore 60 % à arrêter de travailler après avoir eu un enfant.

Dans la société la plus âgée du monde, où l'indice de fécondité est de 1,46 enfant par femme, la pression sur les jeunes Japonaises est forte, au nom du déficit de naissances que connaît le pays depuis 1990 (2). Pourtant, la majorité d'entre elles aspirent aujourd'hui à continuer à travailler, ou à retourner au travail pour celles qui ont démissionné. Une évolution nette, alors que, jusqu'au début des années 1990, elles préféraient généralement rester au foyer.

Si ces changements d'aspirations coïncident avec la baisse des naissances, le problème doit être imputé non pas aux Japonaises, mais à leur gouvernement. Absence de perspectives professionnelles, manque de places en

crèche, harcèlement à l'encontre des femmes enceintes pour les amener à démissionner – ce qu'on appelle le « harcèlement maternel » – font partie de leur lot quotidien. Avoir un enfant signifie bien souvent pour une Japonaise renoncer à sa carrière, comme le montre Anne Garrigue dans *Être femme en Asie* (3).

Il faut dire que les blocages viennent de loin. L'Archipel a été pionnier en Asie en matière d'éducation des filles, qu'il a introduite à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Mais, jusqu'aux réformes engagées en 1945 par les Américains, le programme est fonction du sexe : les filles étudient la morale, l'intendance domestique, la couture et la musique, tandis que les garçons étudient la physique, la chimie, les mathématiques et les classiques chinois. L'objectif est de fabriquer « de bonnes épouses et des mères sages ».

Les premières féministes se révoltent contre ce prétendu idéal. Elles débattent du droit à l'avortement, de l'indépendance économique ou encore de l'instauration d'allocations familiales. Elles s'organisent au début du XX<sup>e</sup> siècle, notamment autour de la revue littéraire

*Seito* (4). Leur mouvement s'inspire de celui des « bas bleus » (*blue stockings*) au Royaume-Uni, dont *seito* est la traduction nipponne. Christine Lévy relate leurs réflexions durant les cinq années d'existence de la revue, de 1911 à 1916. Des débats aux échos parfois très actuels : la création d'une véritable allocation familiale au Japon ne date par exemple que de... 2010.

ÉMILIE GUYONNET.

(1) Lire Johann Fleuri, « Les Japonaises indésirables au travail », *Le Monde diplomatique*, avril 2016.(2) Rémi Soccimmaro, « La condition féminine », dans *Atlas du Japon. L'ère de la croissance fragile*, Autrement, Paris, 2018, 96 pages, 24 euros.(3) Anne Garrigue, *Être femme en Asie*, Éditions Philippe Picquier, Arles, 2017, 160 pages, 16 euros.(4) Christine Lévy et Brigitte Lefèvre (sous la dir. de), *Parcours féministes dans la littérature et la société japonaises de 1910 à 1930. De « Seito » aux modèles de politique sociale*, L'Harmattan, coll. « Des idées et des femmes », Paris, 2017, 284 pages, 28 euros, ainsi que Christine Lévy (sous la dir. de), *Genre et modernité au Japon. La revue « Seito » et la femme nouvelle*, Presses universitaires de Rennes, 2014, 354 pages, 20 euros.